

Les Missions Intérieures sous la Restauration.

L'histoire du catholicisme français à l'époque de la Restauration aborde péniblement les rivages de la sérénité. Liée intimement à l'histoire de la royauté restaurée, elle a fait l'objet au cours du XIX^e siècle d'exposés assez contradictoires, comme si les passions qui se sont opposées avec tant d'impétuosité au cours de cette période continuaient à combattre par le livre longtemps après l'échec de la monarchie légitime. Cependant, de nombreuses études, biographies qui ne sont pas toutes des panégyriques, études régionales parfois remarquables comme celle dont Paul Leuilliot vient de faire bénéficier l'Alsace, enfin d'innombrables monographies ont dispersé un peu partout des matériaux considérables. Il reste cependant à mettre en œuvre, pour toucher avec sécurité les sujets les plus controversés, des masses de documents directs. Ce sont de tels documents qui ont permis naguère à G. Bertier de Sauvigny de tirer au clair le cas de la Congrégation, révélant, derrière l'association purement religieuse et sincère, l'action de la société secrète des « Chevaliers de la Foi » qui l'exploitèrent, à son insu, jusqu'en 1826. Ernest SEVRIN, en ses deux tomes¹, parus à onze ans de distance l'un de l'autre, s'occupe à son tour d'écrire, à partir des meilleurs documents, une histoire irénique des missions religieuses en France sous la Restauration. Sans doute plusieurs historiens, un G. Vauthier, un A. Omodeo, avaient-ils déjà fait appel à une partie du dossier inédit, qu'on trouve aux Archives nationales et qui contient avant tout les rapports des policiers et des préfets. Ces documents sont de valeur. Mais ils sont unilatéraux et souvent partisans. Ernest Sevrin n'attache pas grande importance aux relations imprimées des missions particulières, œuvres de fidèles encore dans l'enthousiasme du succès. Par contre, les rapports des missionnaires à leurs supérieurs, leurs correspondances, les lettres ou récits privés sont de meilleur aloi. Les comptes rendus de l'*Ami de la religion et du roi*, « moniteur » officieux de l'Eglise de France, ont une valeur certaine. Jointes aux autres documents, ils permettent de réunir un dossier suffisamment équilibré. Equilibré, il l'est trop souvent par la juxtaposition de jugements parfois franchement contradictoires. Il a fallu la franchise abrupte, le goût de déceler les contreparties soigneusement dissimulées qui caractérise l'auteur de *Dom Guéranger et Lamennais*², sa finesse

1. *Les missions religieuses en France sous la Restauration (1815-1830)*, t. I, *Le missionnaire et la mission*, Paris, Procure des prêtres de la miséricorde, 1948, in-8°, 366 p., t. II, *Les missions (1815-1820)*, Paris, Vrin, 1948 et 1959, in-8°, 531 p.

2. Paris, 1933. Voyez aussi l'excellente biographie qu'il a donnée : *Un évêque militant et gallican au XIX^e siècle, Mgr Clausel de Montals, évêque de Chartres (1769-1857)*, 2 vol., Paris, Vrin, 1955, in-8°, 756 p.

d'analyse autant que son érudition, pour retrouver la ligne sûre au milieu de tels obstacles.

Du dossier il tire un tableau en deux temps. D'abord, une vue d'ensemble du mouvement. L'évocation des équipes et des personnalités missionnaires et l'exposé des étapes de la mission : prédications, retraites, grandes cérémonies, campagnes moralisatrices, plantation de la croix, œuvres de persévérance. Le deuxième tome s'attache à chacune des missions qu'il peut atteindre par les documents. Il y en eut quelque quinze cents au cours des quinze années de la Restauration et le nombre de ces puissantes vagues d'évangélisation est à lui seul significatif. Seule, cependant, la période d'essor 1815-1820 est ici publiée. L'auteur, décédé en 1957, espérait faire connaître encore deux autres dossiers pour les périodes de 1820-1826 et 1826-1830, où les missions étaient sur leur déclin.

De la masse des documents et de leur analyse ressort, d'une manière éminente, la sincérité religieuse des missions intérieures sous la Restauration. Un trait suffirait déjà à la suggérer : ces missions n'avaient rien de nouveau. Elles continuaient jusque dans des détails infimes le mouvement des missions intérieures du XVII^e et du XVIII^e siècles. C'est sous Napoléon, au lendemain des ruines religieuses de la Révolution, qu'elles avaient repris. Certes le caractère sensationnel, parfois sommaire, volontiers terrifiant de cette prédication, semant l'inquiétude en des consciences ignorantes ou assoupies, troublait une certaine paix. D'autre part, le fait qu'elle visait et souvent réussissait à remuer l'ensemble d'une population urbaine et même campagnarde dans la plus grande partie du territoire français, ne pouvait pas ne pas avoir des conséquences publiques, voire politiques. Bien plus, le loyalisme royaliste des missionnaires, qui jugeaient de leur devoir de rappeler l'obéissance due à la dynastie légitime, aussi bien que de faire réparation pour les massacres et les scandales, devait paraître singulièrement désagréable à tous les adversaires de la politique régnante. On peut juger que cette position qui, dans la situation de l'Eglise de France paraissait alors naturelle, était peu opportune et que le souci de ne pas multiplier les oppositions au renouveau chrétien aurait pu conduire les missionnaires à éviter un thème qui divisait tant les Français, comme ils l'ont fait par exemple avec plus de bonheur dans la question brûlante des achats de biens nationaux. Cela suffisait-il cependant à justifier le caractère systématique des réactions libérales, ni surtout leurs procédés ? La conclusion de l'auteur, nuancée, est ici négative. L'étude des missions de 1817 a permis même de découvrir une curieuse collusion entre l'opposition libérale et Decazes, dont les bureaux faisaient passer à l'un des journaux de cette opposition, dans de machiavéliques intentions politiques et à propos d'une activité qui ne lui tenait guère à cœur, des ragots de police défavorables aux missions. En la personne du ministre de la police, puis de l'intérieur, les missions avaient désormais un ennemi caché, mais vigilant. La collusion politique existait. Mais pas du côté que l'on pensait. — M. H. VICAIRE.